Événement et narration : l'exemple des Rois mages

François Jacquesson

▶ **To cite this version:**

François Jacquesson. Événement et narration : l'exemple des Rois mages. 2019. halshs-02293843

HAL Id: halshs-02293843
https://shs.hal.science/halshs-02293843

Preprint submitted on 22 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Événement et narration : l'exemple des Rois mages

François Jacquesson

L'histoire des rois mages n'est bien connue qu'en apparence. A en croire le seul évangile qui en parle, les mages n'étaient pas rois, et n'étaient pas trois. Ils s'insèrent dans l'histoire tragique du Massacre des Innocents, concomitant de la Fuite en Égypte. Mais l'autre évangile qui parle de la Nativité ne fait aucune mention des mages, du massacre, ni de la fuite en Égypte ; il présente au contraire un calendrier ordinaire, avec une circoncision et une présentation au temple dans les délais prescrits. L'histoire des mages d'orient et du massacre de tous les bébés est de toute évidence un conte pieux, mais qui, en s'insérant dans « l'histoire sainte », entre en contradiction avec le calendrier normal. Comment le récit synthétique des événements va-t-il résoudre cette contradiction ? Nous voici devant un problème classique pour les techniques du récit.

1. Les deux faisceaux de la légende

Ces mages, selon le seul évangile qui parle d'eux, celui de Matthieu, n'étaient ni rois, ni trois ; du moins l'évangile selon Matthieu ne dit rien de cela. Il raconte un drame provoqué par la naissance de Jésus.

> Des « mages d'Orient » arrivent à Jérusalem et demandent où est le roi des Judéens (ou : juifs) qui vient de naître : ils ont vu en Orient une étoile qui les avertis. Le roi Hérode apprend cela, et est très embarrassé, « et tout Jérusalem avec lui ». Il réunit les savants et leur demande où doit naître le messie ; ceux-ci répondent : à Bethléem, suivant en cela le prophète Michée.

Hérode a non seulement fait le lien entre « roi des Judéens » et « messie », mais il l'a fait sans nous prévenir. Après tout, « roi des Judéens », c'est une notion politique, et comme lui est roi de Judée (c'est un fait historique : de 37 av. J.C. jusqu'en 4 av. J.C.), on comprend qu'il se sente concerné : c'est un défi. Ce qu'on comprend moins, c'est qu'Hérode demande aux savants où doit naître « le Messie » (le mot grec dans le texte est *Christos*, qui signifie 'messie') - sauf bien sûr si c'est un fait acquis que le roi de Judée doive être aussi le messie, qui est une notion religieuse, mais Hérode est la preuve du contraire. Il y a donc, en filigrane dans cette histoire, une équivalence un peu coincée, pas claire, entre « roi de Judée » et « messie ». On y reviendra plus tard ; poursuivons notre récit.

> Hérode convoque alors les mages en secret, leur indique Bethléem, et leur demande de repasser le voir ensuite ; lui aussi, leur dit-il, voudra aller l'adorer. Les mages vont à Bethléem, trouvent l'enfant, lui donnent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis, avertis en songe, décident de repartir sans revoir Hérode. Peu après, Joseph voit un ange qui lui ordonne de fuir avec sa femme et le bébé : ils fuient en Égypte. On sait la suite du drame : ne voyant pas revenir les mages, Hérode comprend qu'il ne saura pas où est l'enfant qu'il voit sans doute comme son futur rival. Il décide alors le massacre des innocents.

Les autres évangiles ignorent tout de cette affaire, qui se présente avec tous les traits de la légende. Elle ne s'arrêtera pas là : un peu plus tard, on pensera que les mages étaient trois (sans doute parce qu'ils avaient apporté trois cadeaux), et dire qu'ils sont rois ne fera pas de mal. D'autant moins qu'on cherchera à combiner cette légende avec celle, non moins touchante, de l'Annonce aux bergers, que raconte cette fois l'évangile de Luc.

L'évangile de Luc n'est pas non plus avare d'agréments : il donne d'abord l'histoire douloureuse des parents de Jean (le futur Baptiste), Zacharie et Élisabeth ; ensuite qu'au 6^{e} mois de la grossesse

d'Élisabeth, un ange vint visiter une certaine Marie, à Nazareth. Les deux femmes se rencontreront, et c'est seulement ensuite qu'il sera question du recensement, du voyage de Marie à Bethléem, de son accouchement dans la grange - et donc du motif non moins rural des bergers. Mais chez Luc, pas de mages, pas d'étoile, pas de massacre des innocents ; donc pas de fuite en Egypte. Les choses se déroulent normalement : la circoncision huit jours après la naissance, et la fête de la purification de Marie (40 jours après l'accouchement, quand on apporte les deux oiseaux) où le bébé est vu avec adoration par les vieillards Siméon et Anne.

2. Discordances

Assez vite, il s'agira pour les chrétiens de rassembler « les données » des quatre évangiles dits canoniques (tenus pour inspirés) pour façonner une histoire plausible. Il s'agira en somme de placer les discours et les miracles de Jésus dans le cadre d'une biographie cohérente. Ce ne sera pas facile, on s'en doute. Même pour les événements - dramatiques eux aussi - de la fin de sa vie, les quatre récits sont loin d'être toujours d'accord. Par exemple, de grands compositeurs (Schütz, Pergolèse, Haydn) ont écrit des musiques sur *Les Sept dernières paroles du Christ* ; il y en a sept parce qu'on a cumulé ce que disaient les quatre évangiles, qui ne donnent les mêmes que pour une seule des sept !

	Mat	Mc	Luc	Jn	
1			23, 34		père pardonne leur, ils ne savent pas ce qu'ils font
2			23, 43		aujourd'hui tu seras avec moi au paradis
3				19, 26	femme, voici ton fils
4	27, 46	15, 33			mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné
5				19, 28	j'ai soif
6				19, 30	tout est terminé
7			23, 46		dans tes mains, seigneur, je remets mon esprit

Les sept dernières paroles, dans l'ordre classique

C'est plus facile, peut-être, pour les événements du début de son existence, où les témoignages sont évidemment plus rares puisque personne n'était encore censé connaître le personnage. Mais cette facilité à adopter des légendes, légères ou graves, rendra finalement plus difficile l'effort pour les combiner. Comment faire, quand l'un raconte cette histoire d'étoile, de mages et de massacre généralisé des bébés, tandis que l'autre donne un récit paisible et ordinaire ?

Il est vrai que les premières générations judéo-chrétiennes et chrétiennes étaient dispensées d'un problème qui ne s'est installé qu'ensuite : celui du calendrier des fêtes. L'anniversaire de Jésus, notamment, le *dies natalis* (Noël), est une trouvaille assez tardive ; c'était les journées de sa mort et sa résurrection qui étaient jugées importantes pour le salut de tous : les journées de Pâques, et celles de la Pentecôte qui venaient cinquante jours plus tard. Au IV^{e} siècle, on voit apparaître une organisation plus soigneuse des fêtes propres aux chrétiens, et donc la mise au point d'un calendrier des fêtes : outre Pâques et la Pentecôte, on se soucie de l'anniversaire de la naissance - souci qu'Origène, au siècle précédent, trouvait ridicule. Du reste, c'est l'épiphanie qui a d'abord été la fête liée à la jeunesse de Jésus - comme on va voir dans un instant.

Qu'on ait fixée l'anniversaire de la naissance au 25 décembre, tous sont d'accord qu'il s'agit d'un choix politique. D'une part parce qu'il n'existe aucun support pour le choix de cette date dans les textes chrétiens anciens, ni dans les évangiles ; d'autre part parce qu'il est clair qu'il s'agissait de supplanter la fête « païenne » du solstice d'hiver. À une époque où l'on s'efforçait de bâtir des églises à la place des temples « antiques », il était logique qu'on cherche à substituer des fêtes chrétiennes à celles qui étaient en place. La conquête du temps accompagne celle de l'espace.

Ce que fête l'épiphanie, ce n'est pas la naissance, mais l'apparition « officielle » du personnage - et c'est pourquoi les rois mages de Matthieu sont intéressants : ils sont vus comme des témoins, analogues aux Siméon et Anne de l'évangile de Luc. Mais ici se place une différence profonde entre l'ouest et l'est du monde chrétien. En effet, dans les églises de tradition byzantine (Grèce et Russie, notamment), l'épiphanie fête le baptême de Jésus, qui est vu - non sans raison - comme le véritable pas franchi vers une apparition historique du christianisme. Or, le baptême de Jésus est un épisode perçu comme beaucoup plus tardif : on voit que les peintres par exemple, quand ils représentent son baptême dans le Jourdain, peignent un Jésus adulte, au seuil de la biographie de discours et de miracles qui commence.

Il en résulte, comme entre Luc et Matthieu pour le nourrisson Jésus, une discordance importante. Car les chrétiens d'Europe occidentale, au Moyen âge, quand ils fêtent l'épiphanie (les rois mages) quelques jours après Noël (la naissance), comme le fera François d'Assise quand il lancera la mode des crèches, développent une perspective très différente de celle des chrétiens d'Europe orientale, pour qui la fête principale, à cet égard, est l'épiphanie qui remémore le baptême d'un Jésus adulte. En outre, la différence des calendriers (suite au long désaccord sur la date de Pâques) fait que le 6 janvier en Orient correspond au 19 janvier en Occident.

Mais enfin, on peut clairement distinguer les discordances tardives, bien qu'elles aient encore de nos jours, chez les chrétiens, un caractère assez décisif pour rendre la réconciliation des églises impossible, et les discordances anciennes, celles qui résultent des évangiles eux-mêmes - comme ce fait que Matthieu est seul à parler des mages, et Luc seul à parler des bergers.

3. Comment concilier des textes disparates : les récrire

La théorie qui a prévalu très tôt chez les chrétiens, et qui est encore pour ainsi dire officielle, est que les évangiles sont des témoignages, chacun incomplet. L'idée qui s'est imposée, mais qui a été souvent contestée au cours des premiers siècles par beaucoup de chrétiens qui, plus tard, se sont trouvés marginalisés, est que chacun des évangélistes (dont les quatre noms n'apparaissent qu'avec Irénée de Lyon, à la fin du II^{e} siècle) a eu son point de vue, et qu'il serait imprudent de vouloir en faire une synthèse après coup. En effet, la première idée qui vient quand on lit ces quatre récits qui se recoupent plus ou moins, c'est d'essayer d'en faire une synthèse. Et comme le déroulé de chacun d'eux est plus ou moins chronologique, commence vers la naissance du héros et se termine avec sa mort ou sa résurrection, cela revient à écrire une biographie.

Du reste, beaucoup ont écrit cette biographie, même si elle n'était pas officielle. Un célèbre pédagogue chrétien du XIII^{e} siècle, Pierre Comestor, en France, a écrit une *Histoire sainte pour les écoles* (en latin *Historia scholastica*). Il avait remarqué que personne, sauf les érudits ou les personnes pieuses, ne savait très bien que les mages étaient seulement chez Matthieu, les bergers seulement chez Luc, la rencontre de Jésus avec Marie-Madeleine (ce qu'on appelle le *Noli me tangere* 'Ne me touche pas', source de nombreux tableaux célèbres) seulement chez Jean etc. Ce que les gens connaissent, hier comme aujourd'hui, ce sont les faits généraux, l'esquisse de l'histoire, pas le détail des sources. Autrefois, on était peut-être plus savants à cause de la piété, aujourd'hui sans doute parce que les tableaux des grands peintres sont beaucoup mieux connus, beaucoup plus accessibles. Mais le constat général est le même : seules quelques personnes très instruites connaissent les sources des épisodes. En général, il suffit d'avoir une idée du parcours.

Pierre Comestor, en écrivant son *Historia scholastica*, compile des « données » disparates, et il s'efforce de raconter une histoire unique et plausible. Comme il avait eu des prédécesseurs, il s'appuie sur eux. Pour les Sept dernières paroles du Christ, par exemple, Pierre Comestor suit exactement l'ordre d'une version d'une compilation ancienne qui s'appelait le *Diatessaron* - un mot grec qu'on

peut traduire par « Quatre en Un ». Cet ouvrage avait été officiel deux ou trois siècles dans le christianisme du Proche Orient, puis avait été désavoué au profit d'une théorie plus prudente qui revenait aux quatre évangiles, même disparates. Il y a même eu des dignitaires de l'Eglise pour brûler les exemplaires du *Diatessaron*. Pourtant, l'ouvrage a été traduit en diverses langues et a eu un succès certain. Pierre Comestor s'en est inspiré.

Or, pour la question des mages et des bergers, parmi les traductions de ce *Diatessaron* dont l'original a été détruit par l'Église elle-même, on trouve que tantôt les mages arrivent en premier, tantôt ce sont les bergers. Je ne veux pas insister ici sur l'importance relative de détails d'un ouvrage disparu, même s'il se trouve que tantôt ce sont les chrétiens de l'Est de l'Europe, tantôt l'Eglise romaine, qui pourraient prétendre suivre « la bonne version », mais il reste vrai que la seule façon de donner une idée simple de « l'histoire sainte », c'est de la raconter - comme on fait avec n'importe quelle histoire.

4. Conclusion : le récit et la peinture

C'est cela, la morale de cette notice sur les rois mages : que se passe-t-il, quand on raconte une histoire ? On doit choisir les éléments qui vont se placer de façon plausible, non seulement pour ne pas paraître absurde aux autres, mais pour mieux se souvenir soi-même.

Les peintres n'ont pas les mêmes difficultés. Le plus souvent, ils représentent en même temps les mages et les bergers. Ci-dessus, dans le tableau de Ghirlandaio qui est à Florence, à Santa Trinità, dans la chapelle Sassetti, le peintre a utilisé une astuce ancienne (comme dans le tableau de Bernardino da Parenzo, au Louvre, ou celui de Gentile da Fabriano), qui voulait qu'on représente non seulement les rois mages, mais le cortège qui les amenait. Il représente donc les bergers déjà là, et les mages qui s'approchent avec tous leurs trésors. Autrement dit : le tableau prend parti, mais en réservant un rôle à chacun.

Le Perugin, dans le tableau qui est à Pérouse, montre seulement les mages :

Giorgione au contraire, dans un tableau qui est à Washington, a représenté les bergers seulement.

Chacun fait un peu comme Bach, quand il écrit séparément une Passion selon saint Jean et une Passion selon saint Matthieu. On pourrait chercher dans l'histoire de la peinture les régions et les époques où les peintres distinguent les mages des bergers, et celles au contraire où ils tentent de les rassembler, peut-être pour former une sorte de démocratie des croyants.

Mais ce que peut le peintre, l'écrivain ne le peut pas, à moins qu'il ne s'efforce de combiner l'arrivée des uns des uns avec celle des autres ; les cris des bergers qui s'avertissent, et le bruit de la caravane des rois mages, telle qu'on se l'est souvent représentée. Il n'y a pas d'inconvénient à se raconter des histoires, bien sûr. Mais il est intéressant aussi de regarder comment elles sont faites.

Vincennes, le 22 septembre 2019

Version 4.

Source des images :

Le tableau de Ghirlandaio est visible en ligne à :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Domenico_Ghirlandaio#/media/Fichier:Adoration_of_the_Shepherds.jpg

L'Adoration des mages, du Pérugin, est visible en ligne à :

https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Adoration_des_mages_(Le_Pérugin,_Pérouse)#/media/Fichier:Pietro_Perugino_cat06.jpg

L'Adoration des bergers, de Giorgione, est visible en ligne à

https://fr.wikipedia.org/wiki/Giorgione#/media/Fichier:Giorgione_-_Adoration_of_the_Shepherds_-_National_Gallery_of_Art.jpg